Geo Roy.

L'OUEST CANADIEN.

Vol. 1. EDMONTON, JEUDI, 8 SEPTEMBRE, 1898. No. 32.

AVIS

Nous demandons des agents, pour augmenter la circulation de L'Ouest Canadien, dans les Etats-Unis et dans la Province de Québec. Une commission libérale sera payée.

L'Administration.

UNE NATION DE HEROS.

Les Canadiens-Francais sont des braves.

Les canadiens-français sont des braves! mais en voilà une banalité! Que nous chantez-vous là, qui ne le sait, qui ne l'a éprouvé?

Ce n'est pas à dire pour cela que la bravoure n'existe pas chez les autres nationalités. Au contraire, et nous admirons cette haute marque de virilité, cette force d'âme chez tous les êtres priviligiés de la grande famille humaine qui en sont doués. Nest-ce pas d'ailleurs le bien commun de tous les peuples à un dégré plus ou moins élevé, plus ou moins éclatant?

Mais banalité ou non, n'empêche que les canadiens-français ne soient des braves. Et nous nous plaisons à le rapp ler, à le redire encore et encore, car on ne pent trcp prôner les bonnes choses, les qualités transcendantales qui appartiennent aux nôtres, ne serait-ce que pour faire contrepoids au dénigrement dont nous sommes sans cesse l'objet de la part des envieux étrangers de notre race. C'est le moyen de toujours avoir présent à la mémoire le glorieux souvenir de la noblesse de notre race; c'est le moyen de conserver intacte la tradition nationale et d'accomplir dignement, chacun dans sa sphère, la grande mission dévolûe à notre peuple.

Rien que de normal, rien que de raisonnable en cela.

N'est-ce pas au reste ce que nous voyons et remarquons tous les jours autour de nous chez les nationalités étrangères que nous coudoyons; et qui songe à leur en faire un crime?

Le descendant de l'Anglo-saxon, au delà des mers, ne prône-t-il pas constamment à son de trompe les gloires de la fière Albion, et ici en Amérique celles du "Star Spangled Banner"? A cette heure même la guerre hispano-américaine ne vient-elle pas d'illustrer ce fait d'une manière éclatante? C'est dans l'ordre et nous applaudissons de tout cœur.

Et ainsi des autres peuples plus vieux que nous de plusieurs siècles.

Et nous pauvres canadiens-français, parceque nous ne sommes encore que d'hier dans l'âge du monde; parceque nous ne comptons à peine que deux millions et demi tant dans la confédération canadienne que dans les Etats-Unis; parceque les biens de ce monde semblent nous fuir et que nous contemplons à distance respectable les millions d'or et d'argent entassés, concentrés dans quelques mains, chez d'autres nationalités; parceque nous sommes catholiques et que nos voisins sont protestants et puissants; parceque, éclairés et soutenus par notre foi, nous dédaignons de nous abrutir dans un fangeux matérialisme; parceque, tout en moissonnant notre légitime part des biens terrestres, toutes nos ambitions et nos aspirations ne tendent qu'à un but unique, celui de conserver notre caractère de peuple distinct dans le monde à l'instar des autres peuples; parceque cette prétention offusque peut-être nos voisins de droite et de gauche, nous est-il donc interdit de proclamer nos propres vertus civiques et les qualités nationales qui sont l'apanage de notre peuple? Allons donc! ce serait folie de le croire.

Oui, les canadiens sont des braves! Le sang français coule dans leurs veines, ce noble sang si généreusement répandu sur toutes les plages du monde pour toutes les grandes causes. Ici en Amérique les Etats-Unis lui doivent leur indépendance.

Près d'un siècle plus tard plus de trente mille canadiens-français s'enrôlaient dans les armées du Nord et combattaient bravement pour le maintien de l'Union Américaine. La plupart ont rougi de leur sang les champs de bataille qui ont illustré la terrible guerre de sécession. Et tout récemment, au cours de cette sanglante mêlée entre l'Espagne et les Etats-Unis, que de canadiens-français n'avons-nous pas vus accourir sous les drapeaux et donner la mesure de leur bravoure au moment épique du danger; tel, entre autres, un Georges Charette, l'un des huit héros qui ont fait couler le "Merrimac" dans la passe de Santiago.

Ces quelques faits isolés qui appartiennent à l'histoire des Etats-Unis, démontrent amplement que la bravoure portée même jusqu'à l'héroïsme dans l'ordre militaire, est un des traits caractéristiques des canadiens-français. Ils prouvent aussi que ces mêmes canadiens-français n'ont pas dégénégé, tout simplement parcequ'ils ne sauraient dégénérer.

Nous ne voyons là, d'ailleurs, que la suite naturelle de l'héroïsme français et canadien-français illustrant chaque page des annales militaires du Canada avant et après la conquète.

Mais il est encore un autre champ d'honneur où la bravoure des Canadiens s'est affirmée d'une manière éclatante. Pendant que la France colonisait la vieille province de Québec et l'ancienne Acadie, les provinces d'en bas d'aujourd'hui,—la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick,—toute une légion de français et de canadiens; explorateurs, pionniers, traiteurs, coureurs de bois et intrépides missionnaires parcouraient les immenses régions de l'Ouest et donnaient à la France, à la civilisation et à l'Eglise les trois-quarts du continent américain.

La conquête du Canada par l'Angleterre en 1760, suivie un tiers de siècle plus tard de la séparation des colonies anglaises de leur mère-patrie, événements qui ouvrirent toutes grandes les portes de ce continent aux flots toujours grossissants de l'immigration européenne, changèrent manifestement les destinées de l'Amérique du Nord où flottait naguère le glorieux drapeau aux fleurs de lis de la noble France. Sans se préoccuper outre mesure de ces importants événements, gardant toujours dans leurs cœurs le culte de la patrie bien-aimée qui venait de les abandonner, nos valeureux explorateurs et pionniers de l'Ouest poursuivaient quand même l'œuvre de leurs valeureux devanciers: les missionnaires éternellement voués à la conquête des âmes, les traiteurs, coureurs de bois, etc., rivalisant d'audace et de prouesse, un certain nombre peut-être inconscients de la grande mission providentielle qu'ils accomplissaient.

Que leur importait le changement de drapeau? Les uns travaillent uniquement pour Dieu, tout entier à la recherche des âmes à sauver, celles des myriades de peuplades sauvages habitant ces vastes contrées. Les autres, libre comme l'air ambiant qu'ils respirent, se livrent sans frein aux généreuses et originales inspirations de leur esprit aventureux.

Quelles transformations opérées dans ces immenses solitudes du Nouveau Monde par le génie et la bravoure de ces missionnaires et de ces pionniers au cours des deux siècles précédant la cession du Canada par l'Angleterre! Comme nous venons de le dire, ils avaient conquis à la France et à l'Eglise les trois-quarts d'un vaste continent.

Depuis cette époque il en est passé de l'eau dans nos rivières et nos grands lacs!

Le temps qui modifie tout, a changé complètement la physionomie de ces contrées. Aujourd'hui des millions d'âmes ont remplacé les hordes sauvages qui les habitaient. L'agriculture, le commerce, l'industrie et l'immense réseau de chemins de fer qui les sillonnent en tous sens, ont créé partout des merveilles; de nombreuses et opulentes cités qui étonnent l'ancien monde par la hardiesse de leurs entreprises et la rapidité de leur progrès y ont surgi comme par enchantement. Mais tout ce brillant étalage de l'œuvre d'une civilisation avide de progrès, tout grandiose, tout phénoménal qu'il soit, ne saurait effacer la trace ni ensevelir dans le sombre domaine de l'oubli l'inoubliable souvenir de l'œuvre créée dans ces mêmes contrées, bien avant cette civilisation, par le génie et la bravoure de nos missionnaires et pionniers français, d'abord, puis leurs valeureux continuateurs canadiens-français.

Les premiers ils ont découvert, parcouru et exploré ces lointaines régions. Les premiers ils ont jeté en abondance la bonne semence de l'Evangile. Les premiers ils ont implanté le germe fécond d'une civilisation chrétienne et marqué avec une clairvoyance géniale les lieux destinés à devenir les foyers lumineux de cette civilisation.

Plusieurs même sont devenus fondateurs de villes les plus importantes de l'Union Américaine, entre autres: Lamothe-Cadillac, fondateur de Détroit, Michigan; Auguste Choteau, fondateur de St. Louis, Missouri; Noël Levasseur, fondateur de Chicago, Illinois, l'étonnante et colossale métropole de l'Ouest, la hardie concurrente de New-York, la métropoles des Etats-Unis; et sur une échelle moindre; Julien Dubuque, fondateur de Dubuque, Iowa; Salomon Juneau, fondateur de Milwaukee, Wisconsin; Vital Guérin, fondateur de St. Paul, Minnesota; François Faribault, fondateur de Faribault, Minnesota.

Que de noms canadiens-français ne pourrions-nous pas également citer parmi les personnalités marquantes qui ont présidé à la fondation des Territoires, puis à l'établissement des différents Etats de l'Ouest. Et dans les législatures de ces mêmes Territoires et Etats, combien de canadiens-français, descendants de ces intrépides chasseurs et coureurs de bois, n'ont-ils pas siégé avec avantage pour le pays et honneur pour leur nationalité? Nommons un nom illustre entre tous et qui est bien le type le plus accompli, le représentant le plus attitré d'une race de vaillants et de braves, un fils de canadiens-français en un mot—Louis Vital Bougie, de St. Louis, Missouri. Ce grand canadien, après avoir franchi une longue suite d'étapes, toutes plus brillantes les unes que les autres, au service de son pays, est enfin parvenu en 1873 au Sénat des Etats-Unis, le poste le plus éminent auquel puisse aspirer un citoyen américain après le suprême honneur de la présidence de cette immense république. Et non-seulement Louis Vital Bougie a forcé les portes du Sénat américain, le plus haut corps législatif des Etats-Unis, mais qui plus est, il y a laissé la marque d'un profond législateur, d'un honnête politique, d'un puissant orateur et d'un homme d'Etat de haute lignée. C'est lui qui ne craignait pas de défendre en plein parlement, avec toute l'ardeur et la conviction d'un homme de cœur et de principe et l'autorité d'un véritable mandataire du peuple, sa foi, sa langue et sa race chaque fois qu'elles étaient attaquées par l'impiété et le sarcasme.

Celui-là aussi était un brave!—Le Canadien, de St. Paul, Minnesota.

E. R. D***

LA PROHIBITION.

Interrogé par un journaliste, l'honorable M. Marcil, conseiller législatif de la province de Québec, a répondu ce qui suit sur la question de la prohibition:

En ce moment, l'on parle de plébiscite à Saint Eustache, comme partout, et l'on croit que c'est une insanité. On se rappelle la loi de Scott qui est tombée en dessuétude, mais l'on pense surtout aux $14,000,000 de revenu que fournit la vente des boissons spiritueuses, et qui devront être autrement prélevés, sur les cultivateurs peut-être, si le plébiscite est accepté par l électorat. Mais il n'est pas vraisemblable que l'on ferme ainsi les brasseries et les buvettes pour voir une distillerie dans toutes les caves. L'alcool a son droit de cité inviolable, il demeurera malgré tout.

***

Le Maine, dit la "Patrie," est un Etat prohibitionniste, c'est-à-dire qu'il est défendu d'y vendre, acheter ou fabriquer de l'alcool.

Portland est une ville du Maine et sa population est de 50,000 âmes. Or, en quinze jours, tout dernièrement, 87 personnes y ont été condamnées pour ivresse par les tribunaux correctionnels.

En songeant à cela, en pensant aux 200 buvettes de Biddeford, une petite ville de 25,000 âmes, aux nombreux cabarets de Bengor, Augusta, Waterville, Lewiston, etc., on ne peut s'empêcher de s'écrier que la prohibition est une mauvaise farce et qu'après tout elle engendre plus de mal qu'elle ne fait de bien.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée .
"l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 8 Septembre, 1898.

COMPRENONS-NOUS.

Dans notre avant dernier numéro, celui du 25 août, nous avons publié un article intitulé : "Une école industrielle," Le R. P. Lacombe et d'autres personnes qui s'intéressent au succès de cette œuvre nous ont chaudement remercié pour cette demi-colonne écrite en faveur d'un projet qui mérite toutes nos sympathies. Cependant certains, que nous aimons à croire bien intentionnés, ont vu dans cet article une insulte pure et simple à l'adresse de la race métisse en général. Or, c'est là une erreur, qu'on le sache bien. Nous avons parlé d'un groupe de métis seulement, de ceux qui ont besoin d'être aidés pour subenir aux besoins de leur famille, de ceux que le Père Lacombe veut réunir dans sa colonie de St. Paul. De même que parmi les blancs, il en est que l'on doit caser dans les hospices et nourrir aux dépens du public ; ainti parmi les naturels de ce pays il s'en rencontre qui, pour une raison ou pour une autre, nécessitent le secours d'autrui, et c'est pour ceux-là que nous reclamons la générosité du gouvernement. Ceux-là ne sauraient songer à se dire insultera, car il est évident que nous leur rendons service. Or, dans notre journal, il n'a jamais été question des autres métis, de ceux qui, à St. Albert ou ailleurs, sont propriétaires de jolis lopins de terre et vivent comme des princes, ni de ceux qui, quoique pauvres, sont doués de nombreuses qualités et gagnent facilement leur subsistance. Donc qu'il n'y ait pas de malentendu à ce sujet ; comprenons-nous.

PENSONS A DEMAIN.

Qui peut parcourir notre pays, visiter les splendides fermes qui s'y trouvent, constater la fertilité de notre sol, voir les ressources diverses que nous possédons, les avantages sans nombre offertes ici au colon laborieux sans rester frappé de l'avenir grandiose réservé au coin de terre que nous habitons ? Puis, combien de personnes que leur expérience et leur éducation mettent en position de juger sainement les choses et d'exprimer une opinion à laquelle on puisse se fier, restent émerveillées après avoir jeté un coup d'œil sur le Nord-Ouest et en particulier sur notre district, et ensuite ne craignent pas de nous dire que, selon eux, dans vingt ans nos territoires constitueront une province capable de rivaliser par ses richesses, sa population et son importance avec les vieilles provinces de l'Est ! Mais, cet avenir, il faut s'y préparer ; nous serions indignes des bienfaits signalés que la Providence nous prodigue si généreusement, si nous ne prenions les moyens d'entrer au plus tôt dans cet ère de prospérité et de grandeur à laquelle tout nous permet d'aspirer. Nous devons étudier la constitution de notre patrie et en surveiller l'application, considérer les droits de chaque élément de la population et nous assurer qu'ils sont respectés, déléguer à notre chambre locale seulement des hommes véritablement qualifiés, dignes de notre confiance, instruits, connaissant assez nos besoins pour représenter sagement les intérêts de tous et garantir à chacun sa part de protection et de profit dans la marche ascendante que notre pays fait vers les hautes régions du progrès. Ainsi, nous pourrons éviter tout conflit, bannir toute discorde, donner satisfaction à chacune des races qui se coudoient dans ces lieux et hâter la réalisation des rêves chers à chacun de nous. Il faut aussi songer à la génération qui pousse, la faire grande et forte, elle qui recevra un héritage que nous aurons façonné de nos mains, cette génération à qui nous confierons en mourant la mission de continuer l'œuvre que nous n'aurons pu qu'ébaucher peut-être, œuvre de paix, de civilisation, de colonisation dans ces plaines de l'Ouest. Oui, il convient de penser sérieusement à nos enfants, de les rendre capables d'accepter la tâche que nous leur imposerons, de les armer pour les difficultés qui se présenteront sur leur route, pour les combats que l'homme, quelqu'il soit, doit soutenir au sein des intrigues et des jalousies sans cesse renaissantes de la vie. Et c'est par l'éducation que nous parviendrons à faire de nos fils des citoyens utiles, patriotes, intègres, et de nos filles des mères de familles chrétiennes, vertueuses et modèles. L'éducation, voilà la force plastique de notre époque, c'est un véritable moule ; par l'éducation on transforme l'être tout entier, de rude et brutal on le rend poli et civilisé, par l'éducation l'homme apprend à donner ses passions, il devient vraiment son maitre et se rend propre à l'accomplissement des grandes choses.

Les écoles viennent de s'ouvrir. Que les professeurs redoublent de zèle qu'ils persuadent leurs élèves de l'utilité, de la necessité de l'instruction et par tous les moyens légitimes les fassent avançer dans le sentier de la science ! Que les commissaires exercent une surveillance active, qu'ils se rendent bien compte de leurs obligations et exécutent leur mandat avec fidélité ! Que les parents soient exacte à envoyer régulièrement leurs enfants à la classe ! Que dans les centres où on est encore sans école, on fasse les démarches voulues pour en avoir une au plus tôt possible !

Nous n'avons pas de collége et le programme d'enseignement mis en force dans nos écoles est bien limité. Cependant à force d'attentions et de dévouements nous réussirons à inculquer à nos enfants au moins les rudiments de l'instruction, et ainsi la génération qui suivra la nôtre pourra nous succéder dignement. Non-seulement nous aurons légué à nos descendants un pays prospère et rempli de ressources, ce qui d'ailleurs ne saurait nous suffire, mais aussi nous leur auront donné la chose la plus précieuse qu'il y ait au monde, une certaine éducation, et cette éducation, toute élémentaire qu'elle sera, leur permettra de comprendre mieux leurs devoirs de citoyens et de défendre leurs droits si jamais ils sont attaqués.

La question des scrips des Métis va de nouveau attirer l'attention du gouvernement fédéral et il est à espérer que les lenteurs de l'ancienne administration à rendre justice à ces braves gens ne se renouvelleront pas sous l'administration Laurier. Cette question est très-importante et mérite d'être traitée par nos gouvernants avec justice et d'une façon expéditive. Nous reviendrons sur le sujet prochainement.

LES CULTIVATEURS CANADIENS-FRANCAIS.

Un rédacteur du "Morning Post" de Londres, a eu une intéressante entrevue avec l'hon. M. Fisher sur le Canada et ses développements agricoles depuis quelques années.

Notre ministre de l'agriculture a répondu avec son autorité et son tact ordinaire, et nous croyons devoir détacher de sa réponse la réflexion suivante qui ne manque pas de justesse.

"Laissez-moi vous déclarer que chez nous les Canadiens-Français sont ceux qui, dans l'agriculture, sont les plus dociles et les plus alertes pour apprendre les nouvelles méthodes et suivre le progrès, nos fermiers écossais viennent en second. Les agriculteurs anglais ne sont pas toujours disposés à accepter telle ou telle méthode nouvelle, parcequ'ils considèrent que leur façon de cultiver vaut les autres, mais il convient de dire qu'ils sont plus avancés et mieux renseignés que les Canadiens-français sur les choses agricoles.

Je dois vous déclarer que non-seulement nous avons fait des progrès dans les méthodes de culture, mais nous avons varié et étendu notre exploitation agricole."

Dans **l'Angleterre suzeraine de la France par la F. M.** (1 vol. 3 fr. 50, chez Chamuel, 5, rue de Savoie), comme dans **L'Anglais est-il Juif?** M. Louis Marthin-Chagny continue à dévoiler impitoyablement l'âme anglaise.

Il achève de démontrer que la néfaste F. M. est bien née en Angleterre en 1717, c'est-à-dire à une époque "récente," qu'elle a été créée "uniquement par des Anglais," puis importée sur le Continent. Les Juifs n'y sont entrés que bien plus tard, en 1782, lors du convent de Wilhelmsbad ; ils s'y sont trouvés comme chez eux, l'âme juive et l'âme anglaise étant similaires, et ont utilement joint leurs efforts à ceux d'Albion.—Vers 1700, l'Angleterre n'était rien : elle n'avait ni marine, ni colonies ; elle était pauvre ; elle ne comptait que 8 millions d'habitants. La France avait une puissante marine, de nombreuses et riches colonies ; elle était prospère. Elle contenait 20 millions d'habitants. Deux siècles de F. M. ont complètement interverti la face des choses.—La fortune des Anglais et des Juifs a suivi une "progression simultanée" dans le monde : pauvres ou persécutés jusqu'en 1717, progressivement dominateurs et arrogants jusqu'à ces dernières années, profondément humiliés depuis quelque temps.—Ces études sur la F. M. nous semblent indispensables à connaitre pour les historiens de l'avenir qui désireront remonter des faits aux causes des événements généralement étranges de ces deux derniers siècles......

L'auteur termine par des considérations sur notre politique anti-coloniale, anti-française, anti-commerciale, internationaliste, socialiste, etc., qui n'est d'après lui qu'une conséquence désastreuse, mais nécessaire, de la F. M., instruments des instincts et des efforts concordants des Anglais, des Juifs et de leurs similaires, les huguenots. Il s'est surtout efforcé de faire œuvre de nationaliste, mais il a été à chaque instant obligé de s'occuper de bizarreries religieuses de l'Anglais. Il ne se cantonne pas dans des chemins battus : il renverse quantité d'idées qui ont cours presque partout dans les pays prétendus éclairés.

AGRICULTURE.

RÉCOLTE DE LA POMME DE TERRE.

L'arrachage des pommes de terre est une opération de première importance, s'il est fait en temps opportun, c'est-à-dire à l'époque de leur maturité ; les feuilles desséchées naturellement indiquent leur état complet de maturité. Tout le monde sait que l'arrachage doit être pratiqué par un beau temps en laissant se ressuyer sur le sol, pendant une journée ou deux, les tubercules propres à la nourriture de l'homme et des animaux. Quant aux tubercules choisis pour la semence, il ne faut pas les rentrer de suite et les mettre en tas comme les précédents ; après de nombreuses expériences, on a constaté qu'on peut les laisser sur le terrain pendant huit ou dix jours, ou dans une cour un peu ombrée. Ce procédé a pour effet de parfaire la maturité de la semence.

Lorsqu'on aura rentré la semence dans la cave destinée à leur conservation, en ayant soin de les isoler de la terre par des planches, il faudra encore prendre quelques précautions. On aura soin de les remuer une fois par mois, afin que toute la semence jouisse de la même quantité d'air et de lumière, seul moyen de la conserver saine jusqu'au moment de la plantation sans aucun épuisement.

LES YEUX.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que ies jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours,
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part,
Vers ce qu'on nomme l'invisible.

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore.

NOTES LOCALES.

Le magasin de M. J. Stovel s'élève rapidement. Il sera en bois et aura deux étages.

M. T. Cairns a fait ajouter un joli veranda à sa maison privée. M. Roberge, contracteur.

MM. Larue et Picard font faire sous leur magasin une excavation où ils placeront une fournaise à air chaud.

M. J. Gibbons transportera sous peu son magasin de liqueurs, bâtisse et stock, sur le lot situé en face de la Banque Impériale.

M. J. Bougie a agrandi sa boutique considérablement et se trouve maintenant en position de remplir ses commandes mieux que jamais.

M. J. Delisle de Québec est descendu à l'Hôtel Queen's. M. Delisle est ici pour affaires concernant les gisements aurifières de la Saskatchewan.

Dans la nuit du 30 Août au 1er septembre, une légère gelée, la première de la saison, s'est fait sentir sans cependant causer aucun tort appréciable.

MM. G. Roy, J. Royal J. Coleman et J. C. Bown sont parties samedi en excursion de chasse et de pêche à l'ouest de cette ville. Ils seront une semaine absents.

Mr Bonnin, de Beaumont, est passé à nos bureaux ces jours derniers. Il nous dit que dans les parages où il demeure, la récolte sera encore meilleure que l'an dernier.

Il vient du foin en quantité. Cependant la demande en est assez grande pour que les vendeurs, tout nombreux qu'ils soient, trouvent des acheteurs. Tant mieux.

MM. Matz et Moller se creusent actuellement une cave en dessous de leur hotel. A l'ouest de leur établissement ils const uiront dans quelques jours une bâtisse devant servir d'office.

M. Jos Lemoine a fait la semaine dernière un plancher en ciment dans le cave du bloc Gariepy. Il a obtenu un contrat de même nature de M. C. Callagher, l'ouvrage est déjà commeucé.

Le R. P. Thérien O. M. I. dont la maladie nous avait fait concevoir qnelque inquiétude est maintenant rétabli. Il est parti pour St Paul des Métis ; c'est la mission dont il est en charge.

Un accident bien pénible est survenu à la jeune enfant de M. L. Laroque. Elle est tombée dans un chaudron rempli d'eau bouillante et s'est horriblement brulée. Les médecins espèrent cependant la sauver.

Melle E. Charbonneau, modiste de cette ville, a fait l'acquisition d'une superbe vitrine qui donne à son salon de modes un aspect tout nouveau, et lui permet d'exposer mieux que jamais ses échantillons de chapeaux. Avis aux interressés.

L'extérieur du nouveau magasin Gariépy est tout terminé, moins la couverture qui sera posée d'ici à quelques jours. C'est une construction qui fait honneur à l'esprit d'initiative de notre compatriote et sera un véritable ornement pour notre ville.

Des jets de lumière étranges ayant la forme d'immenses serpents, se désinsient vendredi soir sur le firmament. C'est ce que les savants appellent "aurore boréale". La cause de ce phénomène est attribuée au fait que de gigantesques glaçons, les "icebergs", flottent dans les océans, et le soleil en lançant ses rayons sur eux leur fait réflêter ces sillons lumineux sur la voûte céleste.

Au commencement de la semaine M. et Mme Corriveau, M. et Mme Cartier, MM. Fairbanks, Laurencelle, Chenier, Picard, Cousineau et Bougie sont allés en excursion sur les bords du Lac Ste Anne. Ils ont fait un voyage superbe et ne se lassent pas de dire l'abondance du poisson dans les eaux de ce lac. Tout s'est passé très bien sauf peut-être un léger accident survenu à notre ami le gérant de Banque Jacques-Cartier.

Notre directeur est revenu lundi soir d'un voyage dans la Province de Québec dans l'intérêt de l'OUEST CANADIEN. Il est enchanté de son voyage.

Un parti de surprise a eu lieu lundi dernier chez notre ami, M. Latulippe, du chemin de St. Albert. Environ huit jeunes couples de cette ville y ont pris part. On s'en est donné à cœur joie. Madame Latulippe et ses demoiselles ont fait les honneurs de la maison avec l'amabilité et le tact qu'on leur connait.

M. Edward Otter, banquier de Londres, Angleterre, est enregistré à l'hotel Alberta depuis le 29 septembre. M. Otter est le principal actionnaire de la Compagnie qui est devenu propriétaire des droits miniers que M. Drolet possédait sur la Saskatchewan. Il est à visiter le haut de la rivière. Il vent vérifier les rapports des ingénieurs et constater par lui-même que les paillettes d'or se mêlent aux sables dans le lit de notre cours d'eau.

Dernièrement les Rev. Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus ont fait subir à leur établissement une amélioration des plus importantes. On a terminé la partie inférieur de l'édifice qui à la construction du couvent avait été laissée inachevée ; et sont à présent la salle à diner, une salle de récréation etc. Là sont deux chambres contenant deux magnifiques fournaises à air chaud qui communiquent avec chaque appartement de la bâtisse. Les Rev Sœurs sont très bien installées pour recevoir plusieurs pensionnaires. A leur grand regret elles en ent peu. La plupart de leurs élèves sont externes. En tout 120 enfants fréquentent leurs classes. Jamais les Rev. Sœurs n'en ont eu autant. Elles attribuent cette augmentation à l'immigration croissante des familles catholiques dans notre ville. Ces religieuses enseignent aussi à South Edmonton où 46 élèves suivent régulièrement leur école. Des deux cotés de la rivières elles trouvent donc un aliment à leur zèle et c'est à la grande joie de ceux qui pensent à l'avenir.

La valeur n'attend pas le nombre des annees.

Depuis deux ans à peine que le BAUME RHUMAL a fait, pour la première fois, son apparition sur le marché canadien, il a conquis le premier rang parmi les remèdes employés pour la guérison des affections des voies respiratoires. Son succès est légitime, car nulle préparation médicinale ne posède à son actif autant de cures que lui. Les cas absolument désespérés ont été combattus avec avantage par son emploi, et aucune maladie de la gorge, des bronches ou des poumons traités au début par le **Baume Rhumal** n'a pu résister à son emploi.

Le **Baume Rhumal** se vend partout 25 centins la bouteille.

En gros chez

The Martin, Bole & Wynne Co,
Wholesale Druggists, Winnipeg.

ST. ALBERT.

Un mariage à l'horizon.—Un de nos meilleurs amis doit, sous peu, conduire à l'autel une gentille demoiselle de notre village. Nos félicitations et nos meilleurs souhaits.

M. et Mme Antonio Grenier, père de notre excellent ami Arthur, sont retournés jeudi à Montréal, enchantés de la promenade qu'ils ont faite et des choses qu'ils ont vues dans notre pays. M. Grenier reviendra de nouveau au printemps prochain.

MORINVILLE

Un orage considérable s'est abattu sua notre localité jeudi. A un certain moment la grêle s'est mise de la partie, mais pas en quantité suffisante pour causer du dommage au grain. Le blé d'ailleurs était presque tout coupé. Les jardinages ont souffert quelque peu.

Nous attendons M. l'abbé Jolicœur lundi soir. Toute notre population se réjouit du retour prochain de notre pasteur. On est à lui préparer une réception ; il y aura, entre autres choses, présentation d'adresse. M. l'abbé Ethier nous laissera donc bientôt pour Beaumont, c'est la paroisse qu'on lui assignée. M. Ethier a su conquérir notre estime durant son court séjour au milieu de nous, et son passage dans ces lieux ne sera pas oublié de sitôt.

FORT SASKATCHEWAN.

M. Blanchet, de St Octave des Métis, P. Q., et beau-frère de M. Alex. Bernier, est arrivé parmi nous pour s'établir ; il a fixé sa résidence chez son beau-frère.

Plusieurs citoyens de cette localité ont formé une association qui s'appellera "The Union Thrashing Co" ; ce nom dit assez ce que fera la nouvelle organisation. On a déjà commandé à la Cie Massey-Harris un engin à traction, un séparateur et un concasseur, le tout arrivera ici le 22 sep embre et coûtera la jolie somme de $3,600. Cette compagnie comprend vingt-cinq membres et les actions sont de $25 chacune. Nous félicitons les promoteurs de cette entreprise, destinée à nous rendre les plus grands services, et nous leur souhaitons du succès.

MELANGES.

En Chine, les aiguilles des horloges sont toujours fixes ; c'est le cadran qui tourne.

Une naissance a lieu à Londres à toutes les trois minutes et un décès à toutes les cinq minutes.

Une rencontre aura lieu le 1er Octobre prochain à Cheektowaga entre les deux pugilistes Corbett et McCoy.

A Québec on inaugurera le 15 Septembre un monument érigé à la gloire de Champlain, fondateur de cette cité.

Le Maire de New York vient d'annoncer que la somme totale des dépenses pour l'année est de près de soixante et dix huit millions. C'est énorme, presque fabuleux.

Plus de 500,000 vagabonds n'ayant aucun asile et 24,000 mendiants vivent à Londres, qui est la plus riche du monde, et chaque nuit 6,000 personnes dorment en plein air.

A Lasalle, localité située à 15 milles au sud ouest de Winnipeg, une violente tempête de grêle s'est déchainée le 25 Août dernier et a dé ruit les moissons sur sur une superficie.

Le "Woonsocket Patriot", journal assez bien fait, affirme très sérieusement que le meilleur moyen de consolider la paix universelle est de faire entrer le Canada dans l'Union Américaine et il invite l'Angleterre à réfléchir sur ce sujet.

Le département de l'intérieur est informé qu'un millier de colons australiens etablts à Yankton, D. S , siendront assez probablement tenter fortune au Nord-Ouest. Ils ont envoyé une dérégation qui leur a fait un rapport très favorable de la régi n.

LE ST. NICHOLAS.

Sommaire du No. 38—18 Aout 1898.

Le soulier de Jacquot (Meryem Cecyl).—Jean Tapin (Cap Danrit). L'enfant prodigue (Louis Morin). Par train de plaisir (fin) (E. Dupuis.)—Boite aux lettres.—Tirelire aux devinettes.

Illustration par Thadé Paul de Sémant. Louis Morin. jouenne, etc. Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, et chez tous les libraires. Abonnement : Six mois 10 fr ; un an 18 fr.

EGLISE ST. JOACHIM. Offices Religieux du Dimanche.

1ère messe à 8h a.m.

Messe chantée, à 10½h a.m. Vêpres Instructions et Bénédiction du Saint Sacrement, à 7½h p m.

L'Instruction se fait alternativement en français et en anglais.

Eglise St. Antoine de Padoue, Edmonton-Sud.

Messe chantée à 10½h, a.m., tous les premiers dimanches du mois.

LE NORD-OUEST CANADIEN.

TARIF DE PASSAGE DE COLONS ALLENT A L'OUEST.

De Montrérl aux endroits suivants

Winniaeg	$ 22 00
Portage la Prairie	23 25
Brandon	24 40
Oak Lake	25 10
Regina	28 90
Medecine Hat	35 00
Calgary	39 45
Priuce Albert	33 85
Edmonton	43 30
Emerson	23 70
Fannystelle	23 10
Morris	23 20
Niverville	22 90
Qu'Appelle	28 25
Treherne	23 95
Deloraine	26 40

TARIF D EFFETS DE COLONS.

De Montréal oux endroits suivants pour un char :

Winnipeg	70 00
Portage la Prairie	74 00
Brandon	78 00
Oak Lake	80 00
Regina	90 00
Medecine Hat	104 00
Calgary	114 00
Prince Albert	102 00
Edmonton	123 00
Emerson	75 00
Morris	74 00
Qu'Appelle	88 00
Deloraine	82 00

NOTE.—Au tariff des endroits cidessus nentionnés. pour la sdction de Québec à St. Vincent de Paul, pour un char de fret, il faut ajouter dix piastres.

AU PUBLIC.

M. Mastaï Bertrand, qui est a l'emploi de "The Edmon on Saddlery Co.," invite spécialement la clientèle française à aller le demander à son atelier avant de faire ailleurs tout achats et réparations et ouvrages de sellerie, attelage, etc. Demander M. Bertrand pour vous servir.

JALOUSIE.

Pour la première fois, depuis un an qu'ils étaient mariés, Pierre, en rentrant chez lui, embrassa sa femme distraitement, omit de la taquiner comme à l'ordinaire, n'accomplit enfin aucune des petites formalités tendres que l'invariabilité de leur protocole amoureux exigeait après chaque absence ; il s'assit dans un coin, en souriant d'une air étrange et absent.

D'abord, Marthe bouda, pour le punir. Mais il ne parut même pas s'en apercevoir. Alors, elle devint sérieuse, le suivit d'un regard fâché et surpris. Qurnd il rencontrait ce regard il souriait machinalement, puis sans transition ce sourire forcé s'effaçait, d'un seul coup, et son visage redevenait sombre. Ou bien il la fixait ; et elle sentait qu'il ne la voyait pas.

Elle finit par comprendre qu'un tourment l'agitait ainsi, un grand tourment étrange à leur amour, dont elle n'était pas la cause et auquel on ne lui permettait pas de prendre part. Elle en fut humiliée et jalouse.

Un instinctif besoin de se prouver à elle-même son influence la poussa vers le canapé, où il révassait, les yeux vagues et perdus. Elle s'assit près de lui, passa un bras autour de son cou, l'attira d'un geste câlin ; et comme il s'abandonnait avec la soumission distraite de ceux qu'absorbe le chagrin, comme il laissait aller sa tête sur son épaule, elle levit tressaillir ; il la fixa avec une sorte de terreur, et se dégagea brusquement.

Alors elle fut bouleversée, son cœur trembla ; deux larmes parurent au bord de ses paupières.

—Oh ! Pierre, tu ne m'aimes donc plus ?...Que t'ai-je fait ?...Qu'y a-t-il ?

Un peu honteux de sa brutalité inconsciente, Pierre lui caressa doucement les cheveux.

—Non...c'est un ennui...un chagrin qui m'absorbe... qui me...

—Je veux le savoir...Je veux que tu me le dise... tout de suite...entend-tu, tout de suite !

Son accent était autoritaire. Pierre sentit qu'une inquiétude personnelle avait chassé sa compassion, qu'elle était maintenant jalouse par-dessus tout. Son petit despotisme l'irrita. Il la regarda d'un air mécontent :

—Je le veux...je l'exige...répet-t-elle d'un ton impérieux, en s'exagérant son ascendant.

Il éclata :

—Tu exiges... tu exiges... Ah ! par exemple !... Alors je n'ai plus le droit de garder un secret pour moi... Tu exiges... Il faut que... Ah ! c'est trop fort, c'est intolérable... intolérable.

Il hésita un moment, partagé entre son regret des paroles dites, son désir de continuer. Mais un autre courant d'idées balaya soudain sa colère ; il regarda sa femme avec indécision et tristesse, puis sortit, sans dire moi, la laissant en larmes.

Restée seule, elle pleura longtemps se grisant de sa douleur nouvelle, s'exagérant avec une secrète volupté l'importance de ce petit drame intime, le premier de leur vie commune.

Mais soudain elle cessa de sangloter ; l'incident se réduisit à ses proportions véritables et mesquines. Elle s'indigna contre Pierre. "Oh ! méchant, méchant !... murmura-t-elle. Comment a-t-il pu me laisser ainsi toute seule sans un mot de regret sans une caresse." Et elle se leva, marcha vers la porte, ne pouvant supporter plus longtemps l'idée de cette brouille, de ce petit divorce de leurs cœurs si unis. Elle allait le rejoindre, le trouverait déjà calmé, honteux, repentant ; il la prendrait dans ses bras, elle pleurerait, il lui demanderait pardon et ils se réconcilieraient ensuite.

***

Comme elle montait les premières marches de l'escalier, un domestique la prévint :

—Monsieur est dans son cabinet, avec M. Chérassime.

Alors elle s'inquiéta. Que venait faire Chérassime à cette heure ? Cette visite tardive lui rendit encore plus suspecte l'attitude bizarre de son mari durant toute la soirée : "Ah ! mon Dieu, pensa-t-elle, s'il y avait quelque mauvaise affaire. Un duel...... ou bien......" Elle continua de monter, s'arrêta devant la porte du cabinet, posa la main sur le bouton, la laissa retomber, hésita un instant, jeta derrière elle un regard peureux, et finit par coller son oreille contre la porte.

D'abord elle n'entendit rien, puis un bruit de sanglots étouffés, et la voix assourdie de Chérassime, répétant à des intervalles réguliers les mêmes mots, d'un même accent compatissant : "Allons, mon vieux...... allons, mon vieux...... voyons, mon vieux......"

Puis ce fut celle de Pierre, mais si changée, et tremblante et méconnaissable !

—Dis-moi tout......bégayait-il. Je veux tout savoir......tout...... je veux que tu me dises tout.

—A quoi bon ! mon pauvre ami...... puisque......

—Si, si, répéta Pierre avec irritation. A quelle heure......à quelle heure est ce que ....Oh ! mon Dieu.

—Il y a quatre heures......à six heures du soir......

—Oh ! oh ! .....Pauvre ......pauvre petite......Est-ce que...... est-ce qu'elle a souffert ?......s'est-elle senti mourir ?

Un silence, une nouvelle crise de sanglots. Marthe tendait l'oreille, écoutait avec une stupeur anxieuse. Que signifiait tout cela ? A chaque mot, il lui semblait qu'elle était sur le point de comprendre ; mais alors une terreur et une impatience lui venaient ; et tout se brouillait dans sa tête. Elle éprouvait une vive tentation de s'éloigner ; mais en même temps, elle se sentait comme enchainé là, à cette porte par une curiosité douloureuse et implacable. Sous ses pieds, les craquements du plancher l'épouvantaient.

De nouveau la voix de Pierre s'éleva.

—Et dis-moi......dis-moi......Il faut que je sache......crois-tu qu'elle ait pensé à moi ?......

Il y eut un temps assez long et Chérassime répondit :

—Elle t'a appelé......plusieurs fois. Allons, mon vieux......allons......il faut du courage.

—Non, non laisse-moi......tu ne peux pas savoir......tu ne peux pas deviner. Elle m'a appelé......et moi je n'étais pas là, près d'elle et je l'ai tant aimée......Pauvre petite Luce ! C'est fini......je ne me consolerai pas, je ne pourrai pas oublier......C'est affreux, affreux !......Elle était si jolie, si gaie......si jeune......et maintenant ......Tu l'as vue, toi......tu l'as vue... dis-moi.

Marthe n'entendit plus que le bruit rauque de son propre sang hurlant à ses oreilles ; elle s'appuya contre la porte, cragnit de tomber.

Elle comprenait à présent. Ce nom l'avait éclairée ; celui d'une femme qui avait joué un très grand rôle dans l'existence de Pierre. Elle savait qu'avant son mariage il l'avait beaucoup aimée. Il l'aimait encore au moment où il était venu vers elle, et elle avait dû le conquérir, le prendre lentement, jour par jour, à cette rivale qui était morte......voilà qu'après un an de séparation, d'oubli, il la pleurait—et de quelles larmes !

De cruelles secondes passèrent ; de nouveau, elle perçut des mots, la fin d'une phrase : "comme si je l'avais vue hier pour la dernière fois......il me semble que......"

Alors elle s'écarta comme on s'arrache, redescendit avec hâte.

En passant devant une glace, elle s'effraya de sa propre pâleur, de l'expression désespérée de son visage ; elle porta la main à ses cheveux, se sourit faiblement, comme pour se rassurer, murmura "Ce n'est rien...... rien......Il faut du calme !"

***

Elle n'éprouvait aucun désir de larmes. Au contraire, par instants, de petits rires lui échappaient, tordaient sa bouche. Mais elle souffrait d'une douleur sèche, aigue, âpre, mauvaise, telle qu'elle n'en avait jamais éprouvé de pareille. C'était une douleur inconnue, à la fois vive et sourde qui n'était située nulle part et pourtant semblait physique et générale. Tout y correspondait, tout semblait l'accroitre, l'aspect des choses qui l'entouraient, les milles petits bruits sournois du silence, les pensées vagues qui la rongeaient d'un grignotement menu. Elle se sentait assaillie de tous cotés par l'insaisissable et l'invisible.

De temps en temps, de courtes fureurs la redressaient ; elle serrait les dents ; ellerougissait ; elle jetait devant elle un regard courroucé......Oh ! je me vengerai......je me vengarai, disait-elle. Et elle ne savait ni comment, ni de qui ; ces mots lui semblaient dénués de sens ; pourtant ils la soulageaient, répondaient à sa pensée secrète.

Son cœur lui paraissait plein de haine ; et elle avait peur de chercher qui elle haissait. Lorsque l'image de son mari passait devant ses yeux, elle laissait tomber, ses paupières, et une sorte de crépitement électrique faisait frémir ses tempes. Alors, elle la chassait bien vite, évoquant d'autres pensées ; et elle n'en pouvait retenir aucune. Ce qui était arrivé plus d'uu quart d'heure auparavant, lui paraissait très lointain et même d'un passé qui n'était plus le sien ; on eût dit que sa vie s'était scindée brusquement ; elle en gardait une confuse épouvante.

—Oh ! mon Dieu ! je le hais ..... je le hais......s'écria-t-elle soudain.

Elle resta interdite. Mais alors l'image qu'elle chassait s'affirma, se précisa, demeura obstinément, et sa haine flottante s'incarna dans son objet véritable ; ce fut comme un soulagement. Elle s'accorda de le hair, s'y efforça même : "Oui, je dois......je dois le hair......j'ai le droit"......Elle se rappela ses paroles de tout à l'heure : "Comme si rien ne s'était passé depuis"......Son orgueil et sa tendresse se revoltèrent à la fois. Rien, cette année, durant laquelle ils s'étaient aimés ! Et ce rien-là était tout pour elle ! Ou plutôt non, rien ......il avait raison......rien !......qu'il ne l'ait par aimée !......qu'elle se soit trompée, elle au si !......Rien !...... Ah !......

Plus d'une fois sans doute, en ses heures de réverie et d'indolence, tandis qu'il semblait s'absorber dans la griserie de son bonheur présent, tandis qu'elle le croyait naivement à elle son esprit évoquait, rejoignait le passé......l'autre ! comparait, regrettait peut-être. Et, à ne rien supposer de pire, ce partage de cœur qu'elle devinait maintenant sans l'avoir jamais soupconné jusqu'alors, tout ce long mensonge de paroles et de silence et ce secret gardé, ce vol de sa confiance l'exaspéraient, ulcéraient son cœur. Ah ! cette femme dont elle ne savait rien, dont elle ne connaissait pas même les traits, comme elle la détestait, comme elle la maudissait, comme elle......

Sa violence soudain chavira, se heurta au vide, au néant......Elle se rappela qu'elle était morte celle-là ......morte......Ses lèvres balbutièrent, elle s'effara, perdit pied : la singularité de sa jalousie lui apparut ; craintive et superstitieuse, elle n'osa haïr celle qui n'était plus. Au contraire, un retour sur soi-même, un vague rapprochement de leurs jeunesses l'apitoya ; un peu de satisfaction mauvaise disparut dans l'attendrissement. Et tout lui devint soudain très confus.

......Elle ouvrit lentement la porte du cabinet de Pierre. "Tout dépendra du premier regard, songeait-elle. Je saurai tout de suite ce qu'il pense et s'il est encore possible que nous nous aimions......"

Il était assis devant son bureau et il ne pleurait plus. Mais dès qu'elle eut aperçu son visage défait, ses paupières rougies, ce je ne sais quoi d'humble, de honteux, de touchant que les larmes laissent sur un visage d'homme, son cœur se serra d'un inexprimable émoi. Elle oublia aussitôt sa rancune, ses revendications et ses reproches, tout le souci de son orgueil, de sa souveraineté féminine à défendre, pour aller vers lui d'un élan, les mains tendues, avec l'instinctive compassion de la vraie femme, de l'amante qui sait devenir aussi un peu la sœur et un peu la mère. Et puis elle était seule désormais, seule dans sa vie—la seule !

Son regard à lui fut timide, défiant, prêt à se détourner, tendre cependant et elle comprit que de leur passé et de leur amour, rien n'était mort que ses illusions.

Il prit ses mains offertes, les porta à ses lèvres et dans un demi-aveu :

—Il ne faudra jamais rien me demander, murmura-t-il......jamais......

—Oui, je sais....répondit-t-elle spontanément.

De nouveau, il leva les yeux, dans une interrogation muette, surprise et craintive, puis les baissa. Elle sentit d'autres larmes tomber sur ses mains qu'il baisait.

Et son cœur tressaillait de joie et de vague douleur. Une autre femme était en elle, abdiquant la suprématie illusoire des premiers temps, prête à d'autres sacrifices de son orgueil et de son égoisme, à d'autres renoncements de son cœur, prête à souffrir.

Elle prévit l'avenir et que plus d'une fois encore il pleurerait sur ces mains là pour des peines étrangères.

ANDRE PICARD.